

Lecture, écriture et ordinateur.

Jean BRINI
Octobre 2009

L'irruption de l'informatique dans notre quotidien a bouleversé tant de choses qu'il nous est difficile de faire le tri entre ce qui n'est qu'un infléchissement de pratiques ordinaires et ce qui constitue une rupture radicale. De plus la situation est loin d'être stabilisée : les techniques se renouvellent et supplantent les précédentes avant qu'un bon usage et une compréhension en profondeur ait pu se développer. Bien malin qui peut se targuer d'anticiper ce qu'il en sera dans l'avenir de notre rapport au savoir, de l'organisation de notre vie quotidienne, voire même de notre rapport au langage et à notre corps, pour nous limiter à quelques points.

Plus que jamais la remarque de J.C.Michéa reste d'actualité : « *La question n'est plus : "qu'enseignerons nous à nos enfants", mais "à quels enfants enseignerons nous"»*¹. Et d'ailleurs, enseignerons nous encore ?

Je souhaiterais, dans ce qui suit essayer de proposer quelques questions concernant notre rapport au texte que cette irruption de l'informatique – tous appareils confondus, mais avec un accent sur le plus courant, l'ordinateur – nous oblige à reconsidérer, voire à reformuler. Nulle prétention à l'exhaustivité, mais seulement une curiosité non dénuée de fascination pour une évolution qui nous emporte à grande vitesse sans qu'il soit possible d'y discerner ni intention ni direction claire.

Traitement de texte.

C'est l'une des premières irruptions à laquelle les plus réfractaires n'ont pu échapper : désormais un texte digne de ce nom n'est plus manuscrit. Il n'y a plus qu'à l'école qu'on écrit au stylo, et la pratique de l'écriture manuscrite tout en restant encore nécessaire pour griffonner des notes cursives, tend à être supplantée de façon généralisée par la dactylographie².

Un corollaire est que nous n'avons plus affaire à des *lapsus calami*, mais à des *lapsus clavii* (je viens d'enregistrer ce début de texte sous le titre "ordinateur et lecture"). Le type de motricité mobilisée n'est plus le même, la façon dont mon corps s'implique dans l'acte d'écrire n'est plus la même, mais l'inconscient est bien là, qui se donne toujours à lire.

Le fait que j'écrive en contrôlant ce que j'écris sur un écran qui m'éclaire et me regarde, là aussi, change la donne. Les corrections sont rapides, faciles, nombreuses : plus de brouillon surchargé de ratures, plus de débuts de phrases abandonnés puis repris, mais il est hors de doute que le mode de production du texte en est affecté. La question « qu'est-ce que je fais quand j'écris » est déplacée : mon texte n'est plus un produit couché sur le papier. Il est vertical, devant moi, et me regarde dans sa dernière version. La mémoire des corrections est abolie. La distance physique entre le clavier et l'écran fait que le lien entre le geste d'enfoncer telle ou telle touche du clavier et la lettre qui surgit sur l'écran n'est plus évident. De

1 J.-C. Michéa : *L'Enseignement de l'ignorance et ses conditions modernes* Climats, 1999.

2 Un corollaire en est que le métier de dactylographe disparaît.

nombreuses métaphores, comme celle du “sang d'encre” n'ont plus cours. D'autres métaphores verront le jour sans doute, mais ma pulsion écrivassière n'est plus vectorisée par le même objet, c'est évident.

Simulation

Une des grandes forces des ordinateurs réside dans leur possibilité d'intégrer des modules de calculs qui permettent de visualiser ce qui auparavant n'était accessible que via un laborieux travail de l'imaginaire, accessible aux seuls spécialistes.

Tout le monde peut maintenant “voir” les atomes d'un cristal de silicium, “voir” un objet mathématique complexe comme une bouteille de Klein ou un plan projectif sous tous ses angles, “voir” la rotation des planètes autour du système solaire, voir son thème astral ou une vue aérienne de sa résidence secondaire, etc. Il s'agit là d'une évolution importante, dans la mesure où le travail de lecture et d'interprétation d'un grand nombre de théories – scientifiques ou non – nous est totalement épargné, en faveur d'une prise directe sur des images numériques qui sont censées en rendre compte de façon équivalente. Le “montrer” a pris massivement le pas sur le “démontrer”, avec pour corollaire l'impossibilité absolue de contester la pertinence de ce qui est ainsi montré. Une image donne à voir, pas à lire, ni à interpréter³. C'est comme ça ... d'où la défiance paranoïaque qui peut facilement s'installer à l'égard de ces images.

Lire sur écran

Rares sont ceux qui contestent qu'il existe une grande différence entre la lecture d'un texte sur un écran – même s'il s'agit d'une feuille recouverte d'encre numérique – et la lecture du même texte écrit à l'encre sur une feuille de papier. En revanche, quand il s'agit de dire pourquoi, les arguments sont d'une grande diversité. On parle de l'odeur de l'encre, du contact avec le papier, du livre comme objet qu'on peut prendre en main, etc. Il est souvent fait référence à un élément physique en rapport avec le corps propre du lecteur.

Une des différences avancées m'a paru intéressante : à l'écran on n'aurait plus affaire à un texte à proprement parler, mais à une image de texte, à un *textimage*. Qu'est-ce à dire ? Matériellement, le changement de support s'accompagne bien d'une transformation : les caractères sont codés, et leur représentation interne numérisée n'est plus qu'une suite invisible de 1 et de 0 dépourvue de la moindre signification⁴. Ce qui est restitué est bien une suite de pixels donnant une image reconstituée de ce qui était auparavant écrit au sens étroit du terme : de l'encre sur du papier. Cela suffit-il à changer le rapport entre le lecteur et son texte ? Il semble bien que oui. Tentons une explication : la numérisation fait du texte quelque chose qu'on peut “traiter” : le dupliquer à l'infini, le modifier, en extraire une partie quelconque, la recombinaison avec d'autres, etc, toutes choses qui étaient déjà possible avant les ordinateurs, mais de façon beaucoup plus laborieuse. D'une certaine façon, la numérisation nous rend beaucoup plus présente la matérialité brute du texte, mettant au premier plan son caractère

3 Un exemple : qui se soucie du fait que les “mondes” dans lesquels se déplacent virtuellement les adeptes des jeux vidéo est entièrement régi par les lois de la perspective mises en équations, puis en logiciels illisibles pour le plus grand nombre ?

4 C'est à dire aussi un nombre !

arbitrairement découparable, manipulable, et en fin de compte, paradoxalement, continu.

La prévalence de l'appel à la pulsion scopique nous incite donc à mettre à l'arrière plan tout ce qui concerne la fonction signifiante, fondée justement sur la pure différence, c'est à dire aussi sur le caractère discontinu de la chaîne donnée à lire. Curieusement, un *textimage* est ainsi plus proche d'un signe qu'un texte imprimé.

Une chaîne signifiante imprimée, représentante supposée d'un sujet, vient habituellement induire chez le lecteur la question de ce en quoi ce texte (et le désir de son auteur) le concernent⁵. A cette question, le lecteur viendra - là encore "normalement" - répondre par une hypothèse, une interprétation, visant un savoir dans l'Autre. La même chaîne, visualisée comme un *textimage*, sur un écran, me semble induire un changement de place du sujet : au *Che vuoi* vient facilement - mais pas nécessairement - se substituer un "que faire" auquel vient répondre non pas une hypothèse concernant un savoir du sujet, mais un agir, via la souris, le clavier, le Joystick, ou aussi bien tout autre outil branché sur notre motricité, comme il s'en invente régulièrement. Une réponse pulsionnelle, en somme, où la médiation symbolique est réduite au minimum.

Émoticônes

Parmi les multiples pratiques développées via le courriel ou sur les sites de *clavardage*⁶, outre l'abandon de l'orthographe et l'usage de multiples abréviations à caractère phonétique, on remarque l'introduction de signes, les "émoticônes", censés compléter le texte proprement dit par l'expression d'une "émotion" à l'aide d'un visage schématisé. De fait, la gamme de ces émoticônes s'est développée de façon explosive et leur nombre doit dépasser à l'heure actuelle celui des caractères chinois. On trouve ainsi des textes constellés d'objets graphiques de la taille d'un caractère typographique, qui conservent un sens ("triste", "baiser", "dormir", "oeuf de paques", etc, les catalogues sont très riches) mais auxquels ne correspond aucune représentation de mot. Ces signes sont totalement déconnectés de toute vocalisation possible. Remarquons qu'ils s'opposent en cela aux signes de ponctuation, qui eux, lors d'une lecture à haute voix, permettent une modulation dans la vocalisation de la phrase. Les émoticônes sont de purs objets visuels. Tout au plus peut-on remarquer qu'elles se réfèrent souvent à une manifestation du corps ou à un geste : rire, faire un clin d'oeil, tirer au pistolet, etc.

C'est la question de ce que nous appelons lire qui est ici déplacée : il ne me paraît pas tout à fait juste de dire que les émoticônes sont illisibles, tout au plus sont elles imprononçables. De même, malgré leurs dehors de signes (quelque chose pour quelqu'un), elles peuvent parfaitement représenter un sujet dans la chaîne du texte, et jouer à ce titre le rôle de signifiants. Mais alors qu'est-ce que "lire" un émoticône ? C'est là encore le scopique qui prend le pas, puisque la lecture silencieuse (de généralisation récente, rappelons le) est ici imposée.

Sexuation

Nous le savons tous, hommes et femmes ne sont pas égaux devant l'ordinateur.

5 Lacan parle de la question du "*Che vuoi*" : qu'est-ce que ça me veut ?

6 "*clavardage*" est le néologisme utilisé au Québec pour traduire l'américain "*chat*" : bavardage sur clavier

Rares sont les hommes qui viennent se plaindre que leur compagne passe ses soirées devant son écran. L'inverse, en revanche est fréquent. Une conduite addictive est facilement le fait des hommes, rarement celui des femmes. Les enquêtes récentes menées auprès de jeunes, plus nuancées, montrent que si les utilisateurs se passionnent préférentiellement pour les jeux vidéo et en réseau, les utilisatrices se tournent majoritairement vers la messagerie et les sites de clavardage, les mondes virtuels les laissant en majorité indifférentes⁷. Comment expliquer ces différences ?

Si nous admettons ce qui précède, à savoir que l'usage de l'ordinateur déplace notre rapport au texte en en faisant ce que nous avons appelé un *textimage*, un continuum remaniable à l'infini où les césures signifiantes passent au second plan, il en résulte que l'interrogation quant au sens passe elle aussi au second plan. Le texte n'est plus une énigme à déchiffrer, dont le sens serait virtuellement inépuisable, mais une simple directive à laquelle il convient de réagir de manière adéquate. La méthode "essai-erreur-correction" est alors universellement adoptée, et la conséquence, à notre sens centrale, en est que l'usage de la fonction phallique n'est plus sollicitée de façon nécessaire lors de la lecture : le phallus, signifiant sans signifié, destiné à « désigner dans leur ensemble les effets de signifié ⁸ », celui qui "traite" un *textimage*, soit en lui rendant son regard, soit en le redécoupant et le remaniant à sa guise, celui-là n'a pas besoin d'en faire usage. L'énigme du sens s'efface, ou du moins pâlit devant l'exigence prévalente de la pulsion scopique, dont Lacan nous rappelle qu'elle a pour effet de ramener le sujet à un simple point⁹.

Il me semble qu'il y a là un début d'explication à l'indiscutable effet de soulagement qui peut se produire pour celui qui s'installe devant son ordinateur, et les effets d'addiction fréquemment rapportés : pour un temps, le voilà soulagé du fardeau phallique : compte d'abord le rapport au texte comme collection de signes, et pour le sens, on verra plus tard ...voire jamais. L'Autre n'est plus, pour un temps, qu'un espace sans limite, sans exigence de vérité, pour tout dire non barré. Lacan ne dit-il pas que la pulsion scopique est celle qui de toutes, est le moins soumise à la castration, du fait du caractère évanescent de son objet, le regard ?

Le soulagement de n'avoir plus, pour un temps, à mettre en oeuvre la fonction phallique peut peut-être, de façon générale, expliquer la plus grande vulnérabilité des hommes aux charmes de l'écran. Pour elles, qui de toute façon ne sont pas-toutes soumises à la fonction, aucune nécessité ne venant les presser, nulle jouissance, nul soulagement n'accompagne le déplacement pulsionnel propre à l'usage de l'ordinateur. Seulement une appréhension pragmatique de ce que cet outil peut leur apporter, notamment en matière d'échange, et un regard apitoyé sur leur partenaire vissé à son écran.

Un effet secondaire facilement observable vient à notre sens confirmer cette interprétation. L'usage du courriel induit très fréquemment chez le néophyte une levée observable du refoulement. On voit ainsi régulièrement des personnes, fort civilisées au demeurant, produire à l'occasion d'une colère par exemple, des courriels au contenu largement plus ordurier que les paroles qu'ils auraient pu prononcer – ou écrire à la main – dans les

7 Tous et toutes déclarent, malgré leurs usages différents que l'ordinateur a amélioré leur vie sociale.

8 J.Lacan " La signification du Phallus" in Ecrits, 1966, Paris Seuil

9 J.Lacan Séminaire "L'objet de la psychanalyse" leçon XIX du 25 mai 1966.

mêmes circonstances. Les libertés prises avec l'orthographe et les conventions épistolaires nous paraissent relever du même ordre.

Une autre remarque vient également, nous semble-t-il à l'appui de notre proposition. Lacan, à partir des séminaires de 1971, introduit la fonction phallique comme une fonction à un argument, qui peut s'inscrire de la même façon qu'une fonction logique ordinaire, en vue de définir des valeurs sexuelles (Homme – Femme) d'une manière qui peut être rapprochée des valeurs logiques (Vrai - Faux). Cette avancée majeure nous permet de déduire que tout ce qui infléchit la position du sujet au regard de la vérité touche également sa position sexuée. Or c'est bien ce que nous observons, concernant le texte dès lors qu'il est inscrit dans un ordinateur et qu'il se présente à nous sur un écran : le sens de ce qui est là écrit nous est livré visiblement comme de l'information pure, dont nous sommes invités, non pas essentiellement à prendre connaissance, mais plutôt à jouir de la manière qui nous convient : jouissance à choisir dans une liste : “sélectionner”, “couper”, “coller”, “envoyer”, “supprimer”, etc... Le sujet est ainsi temporairement soulagé des embarras du sens, c'est à dire aussi des embarras du sexe : l'ordinateur, à l'instar du défunt minitel a permis l'essor des sites de rencontres de toutes catégories, où de nombreux internautes “discutent” (en fait, lisent et écrivent) sur un mode où le refoulement ne prend qu'une place marginale. Chacun peut adopter pour le temps d'un *tchat* le *pseudo* qui lui convient, et derrière ce masque, déployer son fantasme sans qu'il lui soit nécessaire de rien en assumer.

On le voit, l'usage généralisé de l'ordinateur comme intermédiaire entre le texte et nous, nous semble loin d'être anodin. Il déplace de façon sensible les pulsions mises en jeu dans les actes d'écrire et de lire. Ce faisant, il déplace également la façon dont le langage vient se greffer sur notre corps. Certains suggéreraient sans doute que les circuits neuronaux impliqués sont différents¹⁰. L'effet premier de ce déplacement nous semble être une relative mise au second plan de la fonction signifiante, en faveur d'une promotion de tout ce qui relève d'une réponse directe, pulsionnelle, au texte considéré comme un stimulus, c'est à dire comme un continuum¹¹ éventuellement mais non nécessairement découpable en signes.

10 S. Dehaene : *Les Neurones de la lecture* Odile Jacob 2007 Paris.

11 Remarquons l'apparition de cette expression récente : «j'ai amené du son» pour désigner la musique enregistrée : le caractère continu de l'information numérisée est ici souligné et s'oppose au classique “morceau” de musique.